

# Passion Faïence

n° 35 - Avril 2008

Le peu, le très peu que l'on peut faire, il faut le faire quand même. Théodore Monod

## Edito

On est gavés (de tout et n'importe quoi), largués (parce que d'une autre génération), et au minimum décalés (par rapport à l'actualité somme toute assez futile), perdus (à cause de l'augmentation des prix et des répères ancestraux dont on ne tient plus compte)... Bref, rien ne va plus !

Que faire pour ne pas tomber dans la sinistrose ? Nous avons le remède : si par hasard, vous avez conservé quelques assiettes historiées, faites-les connaître à l'association. Il est en effet bien rare que quelqu'un ne puisse pas mettre en évidence la substantifique moëlle de ces fragiles éléments patrimoniaux, trop longtemps délaissés.

Vous en aurez encore, ici, quelques exemples. Bonne lecture. Mais, n'oubliez pas : le peu, le très peu que l'on peut faire....

Jacques Bontillot,  
président des Amis de la faïence fine.

## Sommaire

### Etudes et notes

- Michel RIVOALLAN : Une page d'histoire illustrée dans des assiettes de Montereau : Charles X, le dernier roi sacré en France.

p. 2-6

- Eric LE GAL : Joseph-Emile Mallet, peintre céramiste : éléments biographiques.

p. 7-9

- Joseph-Jean PAQUES : Une assiette ancienne de Enoch Wood & Sons inspirée du chemin de fer de Liverpool à Manchester.

p. 10-13

- Odile DUGUET : Au sujet d'une série d'assiettes de Montereau dite "Guerre d'Espagne".

p. 14-21

- Marcel PICARD, Patrice RENARD, Jacques BONTILLOT, Jacques DEROUET : A propos d'une série d'assiettes de Montereau dite actuellement "Opérettes-1".

p. 22-26

- Jacques BONTILLOT, Petite histoire d'un "F" sur un service de table "Amiral".

p. 27-28



Joseph-Emile Mallet, peintre céramiste



La série dite "Opérettes-1"



Le chemin de fer de Liverpool à Manchester



La guerre d'Espagne évoquée par Montereau

## Une page d'Histoire illustrée dans les assiettes de Montereau : Charles X, le dernier roi sacré en France

par Michel RIVOALLAN

### Un souverain traditionaliste...

Le 16 septembre 1824, lorsque Charles X, âgé de 67 ans, monta sur le trône à la mort de son frère Louis XVIII, il était déjà très loin le temps de sa jeunesse tumultueuse de Comte d'Artois... Depuis le décès de Mme de Polastron, sa maîtresse repentie, il était devenu si dévot que bientôt les contestataires licencieux allaient le caricaturer comme le "pieu monarque", l'absence du "x" faisant écho aux manques d'ouverture et sans doute même d'intelligence du nouveau souverain, "roi sans tête succédant à un roi sans jambes" selon la formule du malicieux Louis XVIII qui dut, malgré tout, faire se retourner leur frère aîné, Louis XVI, dans sa tombe !

Totalement imperméable aux idées progressistes de la Révolution, il était **bien décidé à rétablir l'Ancien Régime**, rappelant depuis son exil d'outre-Manche : "Plutôt scier du bois que de régner à la façon du roi d'Angleterre !", aux applaudissements des ultras (conservateurs) dont il était depuis très longtemps le chef incontesté. Pour cette double raison, religieuse et politique, Charles X devait donc **renouer avec la tradition ancestrale du sacre**, même si depuis des siècles les "lois fondamentales du royaume" avaient bien précisé que ce n'était pas le sacre qui faisait le roi, mais la loi Salique de "primogéniture mâle" désignant sans conteste "l'héritier nécessaire" qui ne pouvait, du reste, refuser le trône qui lui échoyait. Ainsi la légitimité de Louis XVIII, qui n'avait pas reçu l'onction sainte, n'avait jamais été contestée par les sujets croyant au décès de Louis XVII, quand, à l'inverse, le sacre de Napoléon, en présence du Pape lui-même, n'empêchait pas qu'il soit toujours considéré par les royalistes comme un usurpateur.

**... mais tout de même soucieux de sa popularité.**

Plus surprenante, en fait, fut la décision de Charles X d'abolir l'ordonnance, obtenue par les Ultras à la fin du règne de son prédécesseur, et qui rétablissait la censure (fig. 1). Avant même de faire son entrée solennelle à Paris le 27 septembre -- fringant cavalier contrastant avec son devancier quasi impotent -- il avait annoncé ce choix à une délégation de la Chambre, soulignant aussi sa



Fig. 1 - Charles X abolit la censure.

Photo J. Bontillot

volonté de respecter cette Charte (qu'il ne comprenait et n'approuvait pas cependant), ajoutant également, pour faire bonne mesure, l'amnistie de quelques prisonniers politiques. Selon Guizot, ces premiers gestes lui assurèrent une popularité de quinze jours... L'abolition officielle de la censure fut décrétée le 29 septembre.

### Le Sacre

Annoncé dès le discours du Trône, le sacre devait donc se dérouler le **Dimanche 29 mai 1825, à Reims**, tout naturellement. A son arrivée, le 28 mai par la Porte de Paris, l'émule de Clovis reçut, selon la coutume, les clefs de sa bonne ville. Contrairement à d'autres, cette mesure ne coûterait pas trop cher aux bourgeois rémois... (fig. 2). La cérémonie commençant à 8 heures du matin, la cathédrale, pompeusement décorée, fut investie dès 6 heures par les membres éminents et chamarrés de la famille royale et de la noblesse de France -- y compris divers maréchaux d'Empire comme Moncey tenant le rôle des connétables d'autrefois, Soult et Mortier. Pour la première (et dernière) fois figuraient aussi les députés, à l'uniforme bleu sombre, ainsi que les Pairs de France aux longs manteaux bleu ciel.

Avant même de revêtir les habits du sacre, le roi dut prononcer un **triple serment rituel**, la main droite posée sur la Bible et sur un reliquaire



Fig. 2 - Charles X recevant les clefs de la ville de Reims.  
Photo M. Rivoallan



Fig. 3 - Mgr le Dauphin à la cérémonie du sacre.  
Photo J. Bontillot

censé contenir un morceau de la “Vraie Croix du Christ”. D’une part, en tant que “Roi très chrétien” il s’engageait à maintenir et honorer la religion catholique et à gouverner conformément aux lois du royaume et à la charte constitutionnelle. Par ailleurs, en tant que “Grand Maître” il se devait aussi de conforter le rôle religieux de l’ordre du Saint-Esprit, et la fonction militaire de l’ordre de Saint Louis, doublé désormais de l’ordre de la Légion d’honneur.

C’est alors qu’il revêtit les divers éléments du costume du sacre, dont la couleur, située entre le bleu et le violet -- jusqu’à la teinte du fourreau de “Joyeuse” l’épée de Charlemagne -- allait bientôt faire dire aux Français qui n’étaient plus accoutumés à ces rites que le roi s’était fait évêque...

**Le Dauphin** (simple duc d’Angoulême un peu à la remorque de son épouse, fille de Louis XVI, avant que Charles X ne monte sur le trône, ce qui changeait tout) lui fixa les éperons d’or, par dessus les bottines violettes. Il fut aussi le premier, en tant que Prince héritier, à lui prêter allégeance (fig. 3). Il avait aussi joué un rôle plus politique en convainquant le roi de se référer désormais à la charte, ce que les ecclésiastiques auraient voulu éviter. Il était manifestement plus libéral que son père, n’hésitant pas à visiter les prisons (fig. 4). Il était du coup plus populaire aussi, car la décision toute récente du roi de faire voter la loi “du Milliard des émigrés” (Un milliard de francs-or pour les

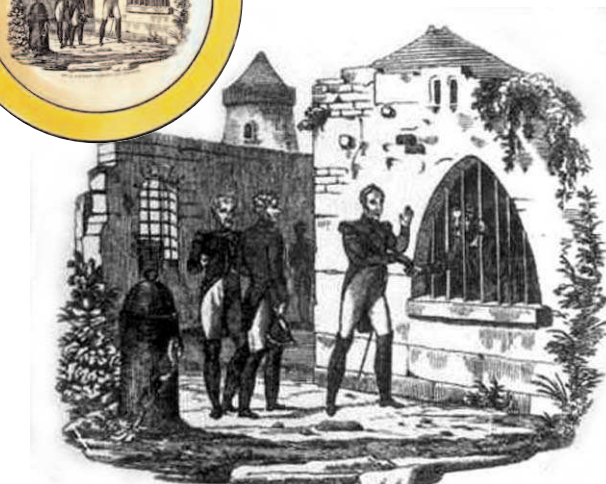


Fig. 4 - Mgr le Dauphin visitant les prisons.  
Photo J. Bontillot

nobles rentrés en France) avait fortement indisposé la bourgeoisie puisque cette indemnisation de la noblesse qui avait combattu la France Révolutionnaire devait être financée par un abaissement notable de la rente payée à ceux qui, en bons patriotes, avaient prêté de l’argent à l’Etat. Ce fut ensuite la **bénédictio** du roi par l’archevêque de Reims (fig. 5, page suivante) puis l’**onction** du sacre proprement dit (fig. 6).

A l’issue de la cérémonie se déroulèrent une lente traversée de la ville par un majestueux **cortège**, puis un repas aussi somptueux que mérité, et, dans l’après-midi, la **réception officielle des “Chevaliers des divers grands Ordres”** par leur “Grand Maître”.

Il n’était plus directement question, comme autrefois, du “toucher des écrouelles”... N’étant pas



Fig. 5 - Charles X recevant la bénédiction. Photo Y. Pouzet



Fig. 6 - Sacre de Charles X.

Photo J. Bontillot

absolument certain d'être "**thaumaturge**" -- c'est à dire guérisseur miraculeux -- Charles X se contenta de rencontrer à huis clos, le 31 mai, une centaine de scrofuleux de l'hôpital Saint Marcoul en prononçant, sans grande conviction semble-t-il, la formule consacrée : "Le roi te touche, Dieu te guérit", voire "Dieu te guérisse !". Par la suite il continuera à visiter des malades, notamment à l'Hôtel-Dieu (fig. 7).

Dans l'après-midi du 31, il passa en **revue** les 10.000 hommes du camp Saint Léonard placés sous les ordres du duc de Bellune (fig. 8).

Evidemment, il se trouva de nombreux Français pour dénoncer l'inutilité, le coût et même le danger d'une telle cérémonie. Au premier rang de ces contestataires l'histoire a retenu le nom de



Fig. 7 - Charles X visitant l'Hôtel-Dieu.

Photo D. Arliguy



Fig. 9 - Charles X allant à la chasse.

Photo M. Rivoallan



Fig. 8 - Charles X passant la revue.

Photo J. Bontillot

Béranger, un nostalgique de l'épopée Napoléonienne. Il fut bientôt condamné à 9 mois de prison et à 10.000 francs d'amende pour avoir écrit une chanson aimablement dévastatrice : "Le sacre de Charles le Simple", c'est à dire "le benêt". Oui, oui !

#### Par la suite...

Charles X renoua avec la tradition des grandes distractions royales, la chasse (fig. 9), et pas seulement à courre... L'assiette (fig. 10) montre un cerf tué à la carabine et non plus "servi" à la dague... on n'arrête pas le progrès ! Il conserva cependant un peu de temps pour recevoir les



Fig. 10 - Charles X chassant le cerf.

Photo M. Rivoallan



Fig. 11 - Charles X recevant une pétition. Photo M. Rivoallan

doléances ou “pétitions”, expression plus moderne (fig. 11), y compris de soldats désespérant d’être un jour décorés (fig. 12). (Curieuse démarche en vérité car ce vétéran avait dû servir essentiellement dans les armées révolutionnaires et/ou dans la “Grande Armée” qu’avait combattues ou fuies le futur Charles X...)

Malheureusement, ces contacts avec le peuple ne suffirent pas à lui ouvrir les yeux avant qu’une révolution de trois journées “glorieuses” ne le renverse en juillet 1830.

#### Bibliographie :

- Garnier (Jean-Paul), “Le sacre de Charles X”, dans *Le journal de la France*, édit. Taillandier, Malesherbes, 1979.
- Decaux (Alain), Castelot (André), *Dictionnaire d’Histoire de France*, édit. Perrin, Paris 1981.
- Melchior-Bonnet (Bernardine et Alain) et Thibault (Pierre), série *Histoire de la France illustrée*, tome *Restauration et révolutions (1815-1851)*, édit Larousse - Reader Digest, Bologne, 1992.



Fig. 12 - 30 ans de service, 20 blessures, et je n’ai pas la croix.

Photo M. Rivoallan

## Joseph-Emile MALLET, peintre céramiste : éléments biographiques

par Eric LE GAL

Joseph-Emile MALLET est né le 22 septembre 1849 au domicile de ses parents, 23 rue Poissonnière à Paris, dans le 3ème arrondissement. Son père Aimé-Marie MALLET a 38 ans, est d'origine savoyarde, et sa mère, Catherine COTTU, qui porte un nom rappelant ses origines polonaises, est née à Jussey (Haute-Saône) près des Vosges ; elle a 35 ans. Son frère aîné Pierre MALLET a 13 ans, sa soeur Françoise-Félicité MALLET a 8 ans.

Ses parents, après leur mariage célébré le 5 mai 1841, avaient quitté la région Genevoise pour s'installer à Paris où ils sont attestés présents en mai 1847.

Ajoutons que l'auteur de ces lignes, descendant de sa soeur Françoise-Félicité, ne dispose pas d'archives personnelles directes et que le frère aîné de Joseph-Emile, Pierre MALLET, ayant également été peintre sur porcelaine, des attributions inexactes peuvent en résulter.

Une première photo de l'album de famille indique manuellement "Joseph Mallet" sous une photo le représentant adolescent, avec gilet et chapeau haut de forme, sans indication de l'identité du photographe.



Concernant sa formation, Mme Elisabeth Hardoin-Fugier, dans son livre "French flower

painter of the 19th century" publié à Londres en 1989, précise que Joseph-Emile MALLET fut élève de NALLET et de B. LÉONCE.

Joseph-Emile MALLET a une carte de recrutement "classe 1869" ; il a donc probablement participé à la guerre de 1870.

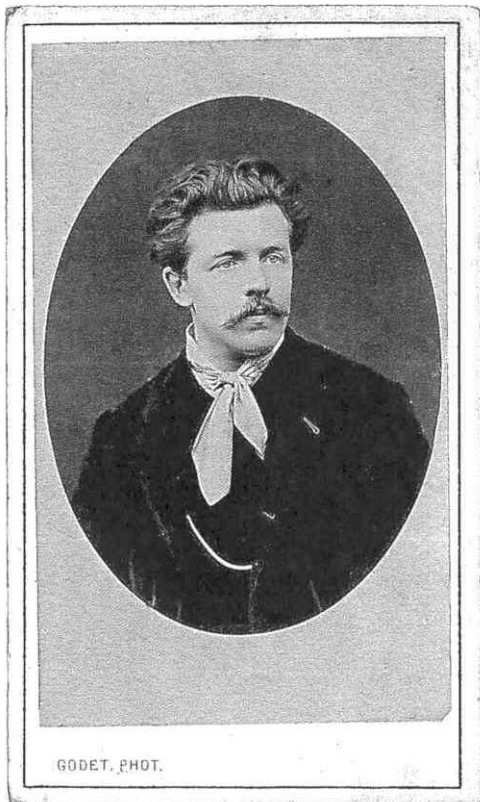
Une deuxième photo de l'album de famille, malheureusement sans aucune identification, paraît le représenter en soldat. Elle a été réalisée par la "photographie de l'Etoile du Nord, J. ROSA, 26 rue Chapon, Paris".



Le 20 août 1874, âgé de 25 ans, il demande et obtient la reconstitution de son acte de naissance, celui-ci ayant brûlé dans l'incendie des archives parisiennes qui a accompagné la répression de la Commune de Paris trois ans plus tôt. Cette demande nous permet de savoir qu'il habite Paris, 114 rue du Faubourg Poissonnière, à quelque distance de son lieu de naissance et qu'il est déjà "peintre sur porcelaine".

On peut noter ici que le directeur des manufactures de Creil et Montereau, réunies depuis 1840, Mr Louis LEBEUF, réside en 1852 à proximité : 61 rue du faubourg Poissonnière (\*).

Une troisième photo de l'album de famille, sans mention d'identification et sans identité du photographe, paraît le représenter jeune homme. Elle paraît devoir être comparée à une quatrième



photo, non datée, représentant, selon la mention manuscrite, "Joseph MALLET" probablement un peu plus vieux, et réalisée par "GODET, photographe, 6 et 8 rue des Carrières Batignolles, près de la place Clichy, Paris".

Le 28 mars 1878, âgé de 29 ans, il est témoin au mariage religieux de sa soeur Françoise-

Félicité MALLET (37 ans) avec Eugène-Emile GODEFROY à Paris 10ème, en l'église St Vincent de Paul.

Il est peut-être intéressant de rappeler ici que Jacques Bontillot, président de l'association des amis de la faïence fine, a publié en mars 2001 une fiche documentaire (n° 100) sur une statuette "le coffre de mariage", produite à Montereau sous la direction de Barluet & Cie entre 1876 et 1884, et qui aurait pu être offerte à cette occasion. Il n'existe cependant pas, à notre connaissance, de statuette de cette nature chez les descendants de sa soeur.

En 1880, il a 31 ans, et Mme Elisabeth Hardouin-Fugier, dans l'ouvrage précité, indique qu'il expose au Salon une peinture sur faïence intitulée "Fleurs".

Le mercredi 22 juin 1892, âgé de 42 ans, il est un des quatre témoins, en qualité de peintre céramiste, ami de l'époux, au mariage civil célébré à la mairie de Montereau-fault-Yonne, de Pierre-Théophile RIVAILLON, 49 ans, veuf et manouvrier faïencier, avec Honorine LÉGUILLIER, 51 ans, veuve et sans profession. Cet acte porte sa signature qui paraît ne mentionner que son premier prénom : Joseph.

En 1894, Joseph-Emile MALLET figure sur la liste électorale de Montereau à l'adresse du 6 rue Bonnevin-Carré, à proximité de la faïencerie.

Une cinquième et dernière photo, non datée, le représente à cette époque, avec au dos mention manuscrite "M. Léonce MALLET". Ce prénom, qui pourrait être un surnom ou une erreur dans la mémoire de l'album familial, se retrouve sur un plat de Creil & Montereau représentant un cerf au bois (mesurant 32 cm de diamètre et daté 1860-1874) publié dans la revue "Antiquités Brocante" en mai 2001. Rappelons que Léonce GOUTARD, peintre céramiste Sarthois, né en 1836 et ami de la famille, signait de ce prénom.

Le 12 septembre 1894, âgé de 44 ans, il est délégué par Monsieur le ministre du Commerce, en qualité de décorateur à la faïencerie de Montereau, avec Messieurs LANTZ et Anatole GIRAULT, pour faire rapport sur l'exposition d'Anvers.



On peut observer qu'une mission similaire avait été confiée au chef de l'atelier des dessinateurs, Constant BEZOU, lors de l'exposition internationale d'Anvers en 1885.

Il part de la gare de Paris-Nord à 12 h 40 dans l'express de Cologne. Ce train déraile, faisant 5 tués et 50 blessés. Les délégués de la faïencerie, ne faisant pas partie des victimes, continuent leur route comme le relate le journal *Le Progrès de Seine-et-Marne* des 12 et 13 septembre 1894.

Le 12 septembre 1895, âgé de 45 ans, il est décoré d'une médaille d'argent par le ministre du Commerce, comme le relate le même journal dans les termes suivants :

*“Récompense -- M. Mallet, décorateur à la faïencerie de Montereau, avait été délégué en 1894 par M. le ministre du Commerce à l'exposition d'Anvers. M. Mallet, dans un rapport très long et très étudié, avait rendu compte au ministre de sa mission. Ce travail, non seulement s'occupait de la céramique ancienne et moderne, mais aussi traitait l'importante question de la céramique française en face des nations étrangères. Allant plus loin, M. Mallet s'occupait de la question de l'ouvrier céramiste et celle de l'apprentissage, qui laisse souvent à désirer.*

*Ce rapport, écrit avec franchise, montrait à nu plus d'une plaie et indiquait le remède à employer pour maintenir la vieille réputation française.*

*Nous avons appris avec plaisir que, sous ce rapport, M. le ministre du Commerce venait de décerner à M. Mallet une médaille d'argent.*

*Cette distinction honore tout à la fois M. Mallet et les ouvriers faïenciers de Montereau, car elle prouve qu'ils sont aptes à bien faire et aussi à montrer en hauts lieux que par les connaissances techniques de leur profession, ils savent conquérir certaines récompenses qui, non seulement sont honorifiques, mais qu'on pourrait justement appeler des diplômes de Capacité.”*

Le 23 février 1898, âgé de 48 ans, en qualité de peintre sur porcelaine domicilié à Montereau (Seine-et-Marne), il vient déclarer à la mairie de Boulogne (seine) le décès de son frère Pierre, intervenu 15 rue de Bellevue à Boulogne, le 21 février 1898.

Le 21 juillet 1899, âgé de 50 ans et “artiste peintre”, il décède à l'hôpital Saint-Antoine à Paris. L'enterrement est civil, le convoi se réunit 19 rue de Changny le dimanche 23 juillet à 3 h 30 pour rejoindre le cimetière d'Ivry situé au sud de Paris, à quelques centaines de mètres de la porte d'Italie. Son faire-part mentionne en particulier : sa veuve ; son père (veuf) Aimé MALLET ; sa belle-mère (veuve) Mme GERVAIS ; sa soeur (veuve) Mme GODEFROY, et toute sa famille.

Cette biographie qui résume les éléments dont disposons actuellement permet, au plan familial, d'observer que nous manquons d'information sur son mariage avec Mlle GERVAIS et sur sa descendance éventuelle.

Au plan professionnel, elle indique qu'il était peintre dès 1874 (25 ans) et domicilié à Montereau en 1894 (45 ans) et en 1898. Son voyage à Anvers fait cependant penser qu'il bénéficiait, dès 1894, d'une reconnaissance professionnelle liée à une carrière déjà ancienne à Montereau. Son oeuvre reste à identifier.

(\*) - Durvin (Pierre), “Quelques aspects du travail dans la région de Creil sous le Second Empire” dans *Passion Faïence* n° 25, juin 2004, p. 18-20.

P.S. : Afin de compléter cette brève biographie, merci d'envoyer les informations dont vous disposeriez à la revue qui transmettra.

## Une assiette ancienne de Enoch Wood & Sons inspirée du chemin de fer de Liverpool à Manchester

par Joseph-Jean PAQUES (Montréal, Québec, Canada)



Fig. 1 - Assiette ferroviaire de Enoch Wood & Sons (diamètre 23 cm)

Photo J-J. Paques

Ayant récemment rejoint les rangs du "Tansferware Collector Club" (USA), j'ai trouvé beaucoup d'informations utiles dans la documentation disponible aux membres, en vue d'alimenter mes recherches d'assiettes anciennes à caractère ferroviaire.

A la suite de l'article de Margie Williams, aux pages 3 et 4 du bulletin de l'été 2005 de cette

association, j'aimerais apporter un complément d'information sur certaines assiettes identifiées par le mot "Railway" et produites par Enoch Wood & Sons dans les années 1830. Madame Williams montre deux versions de cette assiette, identifiées dans la série "Suspension Bridges" produite par cette firme. Rappelons que la compagnie Enoch Wood & Sons a produit de nombreuses pièces en



Fig. 2 - Autre version en bleu de cette assiette (diamètre 23,6 cm)

Photo J-J. Paques

faïence fine de 1818 à 1846 à Stoke-on-Trent, Angleterre.

Dernièrement j'ai eu la chance de trouver deux autres versions de l'assiette montrée dans le bulletin ; il s'agit de la même vue, soit une locomotive à vapeur du début des chemins de fer tirant un convoi dans un décor romantique à souhait. La figure 1 montre une troisième version de cette assiette et la figure 2 montre une autre version totalement bleue avec la bordure florale ; en fait cette assiette existe en version plate et en version creuse.

Étant un amateur de locomotives à vapeur des premiers chemins de fer, j'ai cherché à identifier la source d'inspiration de l'image centrale de cette assiette. Après consultation de plusieurs gravures et volumes publiés au XIXe siècle, je n'ai pas pu identifier une image exacte de cette vue et j'en suis arrivé à la conclusion que cette image a été "recomposée" à partir de plusieurs images illustrant le premier chemin de fer de Liverpool à Manchester, inauguré le 15 septembre 1830 (1). Plus spécifiquement, j'ai retenu comme source originale les illustrations de Bury publiées pour la première fois en 1831 (2). Comme les gravures originales sont rares et chères, j'ai utilisé une version fac-similé (3) comme source pour illustrer cet article.

L'arche de base montrée au milieu de l'image est inspirée de la planche 10 de Bury, intitulée "*Moorish Arch, looking from the tunnel*"



Fig. 3 - "*Moorish arch, looking from the tunnel*", par Bury



Fig. 4 - "*Entrance of the railway at Edge Hill, Liverpool*", par Bury

("Arche mauresque, en regardant vers le tunnel" figure 3). Comme cette arche semble unique dans l'architecture ferroviaire originale en Angleterre, peu de doutes sont possibles. Toutefois les deux cheminées montrées dans l'assiette ne sont pas montrées sur cette vue et il faut alors consulter la planche 2 de Bury, intitulée "*Entrance of the railway at Edge Hill, Liverpool*" ("Entrée du chemin de fer à Edge Hill, Liverpool" figure 4) pour trouver de telles cheminées associées au chemin de fer de Liverpool à Manchester. Ces cheminées servaient à évacuer les fumées des chaudières qui produisaient la vapeur requise pour actionner les treuils nécessaires pour sortir les trains de la gare de Liverpool ; en effet la voie à cet endroit était en montée et à cette époque la puissance et le poids des locomotives suffisaient juste pour tirer des trains sur des voies parfaitement horizontales. On peut remarquer que sur cette gravure, la seconde cheminée est encore en construction.



Fig. 5 - Détail de l'assiette ferroviaire de Enoch Wood & Son

Maintenant, si on regarde avec encore plus d'attention le dessin de détail de l'assiette (figure 5), on peut réaliser que la locomotive représentée sur l'assiette n'est pas la même que celles montrées sur les planches 2 ou 10 de Bury (figures 3 et 4).

La locomotive à vapeur montrée sur l'assiette ressemble plutôt à celle nommée "Liverpool" montrée sur la planche I, intitulée "A Train of Waggons with Goods, etc., etc." (Un train de wagons de marchandises, etc. ; figure 6). Les wagons eux-mêmes sont identiques à ceux montrés sur la planche II intitulée "A Train of First ClaSs of Carriages with the Mail" (Un train de voitures de première classe avec la poste ; figure 7).

Comme ces images ont été copiées ou reproduites maintes et maintes fois dans d'autres publications, il est difficile d'affirmer que cette publication (2) est la première inspiration de l'illustration de cette assiette ; on peut toutefois constater que le dessin de cette assiette de Enoch Wood & Sons en est très proche.

Le reste du décor est traité sur le mode romantique, avec un paysage agréable, dans le style de l'époque, pas trop préoccupée de la représentation de la réalité ; cette image idéalisée a probablement été produite pour plaire au client potentiel et peut-être aussi pour promouvoir cette nouvelle technologie et faire accepter le chemin de fer en l'incorporant dans un décor bucolique de circonstance. On peut alors se demander quel est l'usage de cette arche "mauresque" et des deux cheminées dans un décor forestier et campagnard ?

De plus cette petite recherche ouvre la porte à de nombreuses questions pour le collectionneur d'assiettes à transfert traitant de sujets ferroviaires :

- Quand ces assiettes ont-elles été produites ? Entre 1831 et 1845 ?

- Combien de versions différentes ont été produites ?

- Faisaient-elles partie de séries (de 12 ?) présentant des images différentes ?

- Quelles autres assiettes ou séries d'assiettes à caractère ferroviaire ont été produites par Enoch Wood & Son pour le marché britannique et pour le marché américain ? On pourra noter que, selon Elizabeth Collard (4), aucune locomotive canadienne primitive n'a été représentée sur de la poterie produite en Angleterre pour le marché canadien.

- Etc.

J'ai déjà essayé de répondre à ce genre de questions appliquées aux fabricants français de Choisy et de Gien ; c'est ainsi qu'une série complète a été identifiée pour Choisy, dans cinq versions différentes dont toutes les images originales ont été identifiées (5). Gien a produit probablement au moins trois séries de douze assiettes avec des images différentes ; toutefois, il n'a pas été possible d'identifier avec certitude les gravures qui ont inspiré les assiettes de Gien à caractère ferroviaire. La plupart de ces assiettes a été produite entre 1844 et 1849, soit plus de douze ans après les assiettes produites en Angleterre. Il faut dire que la production britannique de faïences à caractère ferroviaire a été très développée dès le début des chemins de fer dans ce pays, comme peuvent en témoigner les vitrines du musée des chemins de fer d'York (figure 8).

1)- Samuel Smiles, *The life of Georges Stephenson, railway engineer*, London, John Murray, 1857

2)- Thomas Talbot Bury, *Coloured views of the Liverpool and Manchester Railway with a plate of the coaches, machines etc.*, Londres, R. Ackermann, 1831

3)- *Coloured views of the Liverpool and Manchester Railway, BURY T.T. A facsimile of the original edition published in 1831 by R. Ackerman*, Hugh Broadbent, Oldham, 1976

4)- Elizabeth Collard, *The Potters View of Canada, Canadian Scenes on Nineteenth-Century Earthenware*, McGill-Queen's University Press, Montréal, 1983.

5)- Joseph-Jean Paques, *Iconographie et datation des premières assiettes ferroviaires produites à Choisy*, "Passion Faïence" n° 33, pp. 12-23, Mai 2007.

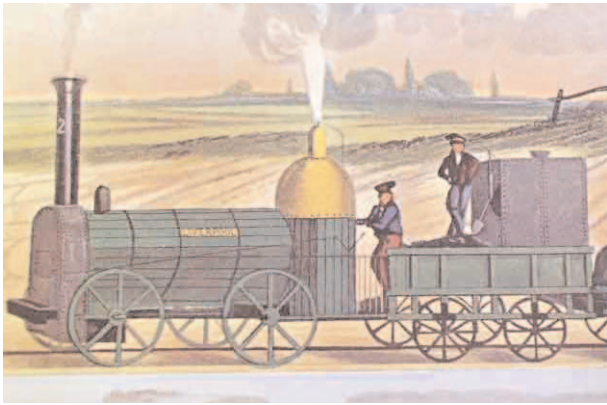


Fig. 6 - Locomotive par Bury



Fig. 7 - Voiture de première classe par Bury



Fig. 8 - Exemples des trésors du musée ferroviaire de York

### Mise à jour et complément d'information

Pour compléter les informations présentées dans mon article "Iconographie et datation des premières assiettes ferroviaires produites à Choisy", publié dans *Passion Faïence*, au numéro 33, pages 12-23 en mai 2007, j'aimerais préciser que l'illustration d'origine qui a servi à établir l'image de l'assiette numéro 5 a été identifiée sans aucun doute possible ; il s'agit de l'illustration frontispice d'une publication sur 4 pages, format journal (32 x 45 cm environ), intitulée "*Programme itinéraire du chemin de fer de Paris à Rouen*", publiée par Bourdin

et datée de mai 1843.

La partie en haut à gauche a servi d'inspiration presque trait pour trait pour l'image de cette assiette. Je ne suis malheureusement pas en mesure de présenter cette illustration, mais elle peut être consultée au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale de France, dans la boîte référencée "IF MAT 13 Fol".

Avec cette information, toutes les illustrations qui ont servi de modèle aux assiettes à sujet ferroviaire de la première série de Choisy sont identifiées.

## Au sujet d'une série d'assiettes de Montereau dite "Guerre d'Espagne"

par Odile DUGUET

Pour cette série où toutes les vignettes et légendes sont connues, mais non numérotées, nous avons essayé de retrouver la chronologie des événements pour pouvoir leur attribuer un ordre logique.

Le matériel étudié ici comprend 27 assiettes rondes, 1 plat octogonal, 1 plat ovale et 1 plat rond <sup>(1)</sup>. Les ailes portent les motifs suivants : 11 : fleurs de châtaignier tournant vers la gauche ; 12 : couleur jaune unie ; 2 : palmettes tournant à gauche ; 1 : huit casques (assiette octogonale marque A2) ; 2 : tresse de laurier (plats rond et ovale, marque A2 bis) ; 2 : non décrite.

Toutes les vignettes sont en noir. La majorité des décorations d'ailes, 23 sur 30, est très courante à l'époque, et les 3 autres me font penser à des commandes particulières ou postérieures.

Cela représente une grande homogénéité dans la production, homogénéité que l'on retrouve dans les marques <sup>(2)</sup> au dos des assiettes : 15 marques A2, 6 marques A2bis, 2 marques A2ter, 1 marque A4bis, 2 marques B5, 3 sans marque, 1 illisible.

On notera que la marque A1, la plus ancienne, datable de 1800 à 1820, n'est pas représentée.

Les marques A2, A2bis, A2ter, A4bis, se retrouvent jusqu'en 1825 ; la marque B5 fait partie de la production de Lebeuf et Thibault (1825-1833), et correspond à deux assiettes ayant un décor de palmettes sur l'aile (reprise ultérieure du modèle, ou commande ?).

Si l'on considère que l'invasion de l'Espagne a commencé début avril 1823, et que les hostilités ont cessé en novembre/décembre, on peut facilement imaginer que la fabrication de cette série a commencé très tôt, peut-être même avant la fin des combats. Aucune vignette ne représente la prise du Trocadéro, ou la reddition de Cadix, qui permit la libération de la famille royale espagnole, but fondamental de l'invasion.

Une partie de la population française était opposée à cette guerre, et la vente d'assiettes à la louange du régime en place était un moyen publicitaire à ne pas négliger.

Pour en revenir à notre série, l'absence de numérotation des vignettes complique les choses. Quelle est la première assiette ? Quelle est la der-

nière ? Nous allons essayer d'y voir plus clair.

L'absence de documentation personnelle sur le sujet nous a incité à utiliser une forme moderne d'investigation : celle de livres qui ont traité du sujet et qu'on peut consulter sur Internet à l'aide de "Google recherche livre" <sup>(3)</sup>. Ce sont des ouvrages de bibliothèque qui appartiennent au domaine public, soit qu'ils n'aient jamais été soumis aux droits d'auteurs, soit que les droits légaux sont arrivés à expiration. C'est le cas des ouvrages cités en référence.

Reprenons notre histoire.

Monsieur le Marquis de Marcillac, colonel du 4ème corps d'armée, et acteur dans la guerre de Catalogne, écrit en 1823, page 131 <sup>(4)</sup> : "*Ferdinand, roi d'Espagne, détrôné moralement, fut conduit à Cadix par une poignée de soldats parjures à leur serment, qui, après avoir imposé une constitution à leur souverain, furent les soutiens aveugles d'un gouvernement révolutionnaire, qu'on appela Cortès ; ces troupes, ce gouvernement subjugoient un peuple fidèle à sa religion et à son souverain.*"

Il resterait à savoir si tout le peuple était de cet avis. Les côtes méditerranéennes servirent d'asile aux troupes constitutionnelles qui y résistèrent le plus longtemps possible.

Monsieur le chevalier Barny-Romanet <sup>(5)</sup> écrit dans son Précis, page 4 : "*La Catalogne eut son armée, où les généraux Damas, Donnadieu, Curial, d'Eroles, sous les ordres du maréchal vétéran de l'honneur et de la gloire (Moncey), montrèrent tout ce que peut l'activité réunie à la patience et au courage.*"

"...Deux colonnes, l'une sous la conduite du comte Molitor, l'autre sous les ordres du général Bourck, furent chargées de délivrer du joug révolutionnaire l'Aragon, les royaumes de Valence..."

"Au centre de ces deux colonnes, qui, nettoyant les côtes occidentales et orientales de l'Espagne, devaient ensuite se rejoindre sous les murs de Cadix, marchait la colonne qui, sous les ordres mêmes du Prince généralissime, devait arriver par un chemin plus direct au dernier rempart de la révolution. Le Prince s'arrête un moment à Madrid..."

C'est une explication claire de la progression en Espagne des différents corps d'armée français.



Fig. 1 - ENTRÉE DU DUC D'ANGOULÊME. Photo A. Duguet

Monsieur de Marcillac raconte que depuis 1821, une certaine animosité régnait à la frontière franco-espagnole, et que, prenant pour prétexte une épidémie dans Barcelone, le gouvernement français avait établi un cordon sanitaire, devenu ensuite armée d'observation.

Il indique, page 61 : *“Le prince généralissime, S.A.R. Monseigneur d'Angoulême, voulut devancer l'arrivée des soldats, et être le premier au poste, comme le drapeau auquel le Français se hâte de se rallier. Il avait projeté de visiter la ligne des Pyrénées : il commença par les Pyrénées orientales. Parti de Paris le 16 mars, il arriva à Perpignan le 24. Le Maréchal Moncey, duc de Conégliano, y étoit arrivé depuis le 21. Le prince passa en revue dans la plaine de Canet, la partie de la division Curial, qui n'étoit pas sur la frontière ; 3,000 hommes défilèrent devant le prince.”*

Le chevalier Barny-Romanet précise que S.A.R. partit de Perpignan le 24 mars. Il passa par Carcassonne, Toulouse (25 mars), Tarbes (27 mars), Pau, et arriva, de cérémonies en festivités, le 30 mars, à Bayonne où *“les chefs de l'armée royale espagnole furent admis à l'honneur de présenter leurs hommages à S.A.R.”*

Alors ? L'assiette intitulée **"ENTRÉE DU DUC D'ANGOULÊME."** représente-t-elle son arrivée à Perpignan où à Bayonne ? Pour la logique, je dirais Bayonne. De toute façon, elle est numéro UN.

Le 2 avril, S.A.R. fait une proclamation au peuple espagnol (*“on vient vous faire la guerre,*



Fig. 2 - PASSAGE DE LA BIDASOA. Photo J. Bontillot

*mais c'est pour votre bien !”... mais oui, je plaisante !)* et une seconde aux soldats pour les convaincre du bien-fondé de leur action. Quand on lit les œuvres du marquis de Marcillac et du chevalier Barny-Romanet, on constate que les militaires gradés étaient déjà convaincus, et que leur dévouement à la cause royale était total.

Voyons la vignette de l'assiette intitulée **"PASSAGE DE LA BIDASOA."**, avec un seul S.

Un pont élégant, un canon qui protège le passage des soldats, un écran de fumée, un arbre étêté par la mitraille, un vrai paysage teinté de romantisme... La vérité est différente.

Les troupes de Napoléon avaient établi près d'Hendaye, un pont de bois sur ce fleuve en 1811 (Journal militaire <sup>(6)</sup> p. 400). Elles le brûlèrent après leur retraite en 1813.

*“Passage de la Bidassoa, en 1823.”* p. 400 - n° 189 : *“En 1823, le lieutenant-général Tirlet, commandant en chef l'artillerie de l'armée française qui allait envahir l'Espagne, fit établir, par les canonnières, un pont de bateaux pour le passage de la Bidassoa. Les bateaux et la couverture du pont furent conduits à la hâte à l'arsenal de Bayonne, avant l'arrivée d'un équipage de ponts et d'un personnel destiné à le servir, qui avait été expédié de Strasbourg.”*

Un pont de bateaux n'aurait pas fait aussi bien au fond d'une assiette ! Le duc d'Angoulême passa ce pont le 7 avril. Il s'agit donc de l'assiette numéro DEUX.

Cela est d'autant plus sûr que le chevalier



Fig. 3 - L'Armée débouche par Roncevaux. Photo G. Grandpierre

Barny-Romanet précise p. 27 : *"...Sa division fut destinée à être sous le commandement supérieur du lieutenant-général de Couchy, qui devait déboucher par Roncevaux.."*

Il existait deux routes pour passer les Pyrénées et la haute montagne. Depuis Saint-Jean-Pied-de-Port, une route carrossable après la fonte des neiges, menait au col de Roncevaux, ou bien la route Napoléon, qui suivait les crêtes. Ces voies étaient accessibles à l'artillerie et aux convois lourds. Les autres passages n'étaient que des chemins escarpés, tout juste bons au passage des chevaux, des mulets, ou des piétons.

La vignette intitulée **"L'Armée débouche par Roncevaux."** représente un paysage de montagne, une importante église, peut-être un couvent (il y en avait un au XIII<sup>e</sup> siècle) et une croix qui monte jusqu'au ciel. La composition de cette image est très bien faite, car elle met les militaires du premier plan sous la protection de cette croix. Je n'en ai trouvé aucune représentation semblable à celle-ci. La plus proche de Roncevaux, et une des plus anciennes, située à Caro (au moyen âge Zaro) n'a pas cette forme.

De par le nom de Roncevaux, il y a une évocation directe à Charlemagne, à sa puissance, à ses preux chevaliers, à leur victoire sur les Infidèles (= les constitutionnels parjures à leur serment, voir plus haut Marcillac.), et au pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, associant ainsi la marche des armées à un acte de Foi.

N'oublions pas que nous avons affaire à un

acte publicitaire avant la lettre.

Cette assiette est la numéro TROIS.

Dans son avant-propos, le marquis de Marcillac, qui connaît bien la Catalogne, précise que ce pays présente des conditions bien particulières auxquelles les soldats français devront s'adapter. (p. X l i i... certaines pages ne sont guère lisibles...) *"Il n'y a pas de plaines en Catalogne, celle du Lampourdan exceptée...l'armée qui est maîtresse des montagnes l'est de tout le pays..."*

Les troupes qui sont entrées en Espagne par le Perthus le 18 avril, bien après la colonne qui passait côté ouest, s'en rendent très vite compte. Le Marquis dit page 69 : *"C'est avec 15 à 16,000 hommes français, 8,000 espagnols, qui étoient à peine organisés, mal habillés, mal équipés, peu disciplinés, qu'on ordonna la conquête de la Catalogne, dans laquelle on trouve huit places fortes : la Seu d'Urgel, Figueras, Hostalrih, Barcelonne, Tarragone, Cardonna, Lérida et Tortose. Les constitutionnels avoient porté dans cette province leurs meilleures troupes de ligne, sans compter les milices."*

Il décrit agréablement les paysages de montagne (il est militaire, mais aussi écrivain), et on peut reprendre ce qu'il disait dans son introduction, p.XXV. *"Les montagnes sont occupées par des guérillas royales ; les troupes constitutionnelles, refoulées dans les plaines ne pourront tenir devant des armées dont la tactique est une des forces principales."*

Notons que les guérillas sont **royales** (elles deviendront l'armée de la Foi), donc alliées des français. Notre série d'assiettes devant servir à glorifier l'action héroïque de notre armée, il est difficile d'imaginer nos troupes sabrant ceux pour qui elles sont sensées se battre ! On peut donc penser que le rédacteur de cette vignette intitulée "défaite d'une guérilla", ignorait le rôle de l'armée de la Foi, qui, effectivement traquait les constitutionnels afin de les refouler dans les plaines.

Voyons encore le texte de Monsieur le Marquis, p.120 : *"... mais ce qu'on appelle plaines ne sont que des vallons plus ou moins resserrés entre des montagnes élevées : ce sont des entonniers plus ou moins profonds ; mais ces vallons sont loin d'être généralement propres à des développements de cavalerie."*

On imagine donc mal la cavalerie française chargeant sabre au clair. Si cette vignette, qui ne



Fig. 4 - DÉFAITE D'UNE GUÉRILLA.

Photo J. Bontillot

porte aucun nom de lieu, représente un fait réel, je n'en ai pas trouvé trace. Vu l'emplacement des citations dans le livre du marquis, j'aurais tendance à placer l'assiette intitulée "**DÉFAITE D'UNE GUÉRILLA.**" en numéro QUATRE.

Repassons sur la côte ouest de l'Espagne. S.A.R., le duc d'Angoulême, a établi ses quartiers à Irun, le 7 avril, après le passage de la Bidassoa.

En avant, le général Bourck est chargé de dégager le passage. Il a un important accrochage avec l'ennemi au niveau de Saint Sébastien, qui oblige les constitutionnels à se réfugier dans le fort de cette ville. Le général organise son investissement. Non pas un état de siège, ce qui nécessite un matériel considérable (voir Notice sur les ponts militaires <sup>(6)</sup> p. 403), mais un encerclement par des forces militaires permanentes qui empêchent toute sortie et ainsi neutralisent la région.

Je pense que l'assiette intitulée "**La garnison de St Sébastien est culbutée par la Division du Général Bourcke.**" correspond à cet événement et se place donc en CINQ.

Pour plus de précision, nous dirons que le fort de Saint-Sébastien ne capitulera que le 28 septembre 1823.

Dès lors, le généralissime pouvait passer. Il s'établit le 18 avril à Vittoria.

Le même jour, les français se présentent devant la ville de Logrono, bâtie sur l'Ebre. Elle avait un pont qui avait fait sa richesse. Il avait été bâti au XIIe siècle, et, au XVIIIe, il possédait 12 arches et 3 tours de défense. Il fut rebâti en 1884,



Fig. 5 - La garnison de St Sébastien est culbutée par la Division du Général Bourcke.

Photo J. Bontillot

selon le Guide touristique <sup>(7)</sup>. Pour connaître cette histoire, il faut lire ce qu'écrit le baron Barny-Romanet dans son Précis, page 29 : "*L'ennemi avait barricadé les doubles portes du pont de l'Ebre, et paraissait vouloir les défendre. Ne pouvant passer la rivière à gué, il fallut emporter ce poste de force...l'assaut fut donné au pas de course...Le tambour Matreau, ayant passé par-dessus le mur, ouvrit cette dernière porte ne cessant de battre la charge.*"

Cet acte de courage du tambour du 20e de ligne lui valut d'être nommé Chevalier de la Légion d'Honneur. Mais personnellement, je me demande comment cet homme avait pu sauter un mur et ouvrir une porte sans cesser de frapper son tambour !

L'Examen critique <sup>(8)</sup> se permet d'écrire, p. 234 : "*...quoique les français ne trouvassent aucune résistance depuis la Bidassoa, car une légère escarmouche à Logrono aussitôt décidée en leur faveur, ne mérite pas ce nom...*" ...!

L'assiette ayant la vignette intitulée "**PONT DE LOGRONO.**" porte donc le numéro SIX.

Repassons en Catalogne. Le 18 avril, les troupes françaises de la 5e division viennent d'entrer en Espagne, soit par le Perthus, soit par le col de Castija, sans rencontrer l'ennemi. Le 19 avril, lors d'une reconnaissance, son commandant apprend que Milans, chef constitutionnel, a quitté Figueras,



Fig. 6 - PONT DE LOGRONO.

Photo J. Bontillot



Fig. 7 - PRISE DE FIGUÈRES.

Photo A. Duguet

laissant 2.500 hommes dans le fort de San Fernando bien approvisionné. Le 22 avril, après l'évacuation de la ville de Rosas, qui devient un entrepôt d'approvisionnement français, le marquis nous dit, p. 77 : "le 22, le fort de San Fernando de Figueras, qui contenoit 2,500 hommes de garnison, fut sommé de se rendre. La réponse fut négative.... Dans la nuit du 24 au 25, le Maréchal de camp Maringonné prit possession de la ville de Figueras, qui ne fut pas défendue, quoique retranchée."

Le fort fut investi par le Maréchal de camp de la Roche-Aymon.

L'assiette portant le titre "**PRISE DE FIGUÈRES.**" porte le numéro SEPT.

Il faut remarquer que le fort, aperçu en arrière plan sur la vignette, ne fut pas attaqué et que le combat représenté n'eut pas lieu. Le fort de San Fernando se rendit après les faits d'armes de LLado et Llers, les 15 et 16 septembre 1823.

Les chefs des armées constitutionnelles sont Milans, Llobera, et Mina. Monsieur de Marcillac cite ce dernier p. 85 : "Mina avoit de grands avantages sur l'armée envahissante : 1° il occupoit les montagnes et leurs défilés ; 2° il commandoit des soldats habitués à parcourir un pays escarpé, dont ils connoissoient les défilés et les sentiers ; d'une grande sobriété, très peu chargés, faits à la chaleur qui remplace subitement le froid occasionné par les neiges. Il avoit l'espoir, fondé sur des probabilités qui paraissoient incontestables,

*de fatiguer par des marches pénibles, et toujours en évitant le combat, des soldats jeunes, ardents, nullement habitués aux difficultés que présente un pays âpre et montagneux; chargés de près de quatre-vingts livres par leur fusil, sac..."*

N'ayant défendu aucune des positions qui couvraient la frontière, les commandants constitutionnels se réunirent plus au sud, sur les rives de la Fluvia, qui se jette en Méditerranée.

Commence alors une sorte de cache-cache (je t'attrape, tu me poursuis), de prise et d'abandon de places fortes. Il arrive même à deux troupes ennemies de se croiser dans la nuit, chacune croyant avoir affaire à une patrouille amie !

Le 27 avril, l'occupation de Puycerda est confiée au colonel, marquis de Marcillac (pour la petite histoire !).

Je situerais à cet endroit les vignettes intitulées "**PRISE d'une redoute Espagnole.**" et "**Affaire d'avant poste entre les troupes Françaises et les constitutionnels Espagnols.**", soit les assiettes numéro HUIT et NEUF.

Celui qui reconnaîtrait le paysage de l'assiette n° 9, serait bien gentil de me le signaler.

A l'ouest, le 9 mai, le duc d'Angoulême rentrait dans Burgos.

Au même moment, la guerre de Catalogne stagne. Le 2 mai, les habitants de Gironne rendent en grande pompe les clés de la ville au général Moncey, et organisent de grandes fêtes tard dans la nuit. Mais le constitutionnel Mina occupe la Seu



Fig. 8 - Prise d'une redoute Espagnole.

Photo J. Bontillot

d'Urgel, où se trouvent ses vivres, ses munitions, son hôpital. Milans couvre la région de Barcelone, et le Fort de Figuièras résiste à l'investissement.

Écoutez maintenant Mr. de Marcillac, p.123 : “Le 17 mai... Une reconnoissance portée sur... (illisible) ...n'y rencontra pas l'ennemi ; mais poussant sur Moya, on aperçut des sentinelles de ses postes avancés, placés sur des hauteurs assez escarpées, qui flanquent la route. On arriva au sommet de Colluspina, où la contrée s'ouvre un peu, de manière à former une espèce de vallon très accidenté par des ravins, des futaies, des champs enclos, des prairies, et parsemé de rochers... (illisible)... très difficiles pour la cavalerie. La ville de Moya est bâtie sur une hauteur en forme de pain de sucre, à peu près au milieu du vallon ; elle est dominée par une montagne.”

Je ne suis pas sûre de certains mots, le livre étant très abîmé à cet endroit. La page 124 est presque illisible, mais on peut comprendre que la 1<sup>ère</sup> brigade, qui avait vu l'ennemi, attendit la 2<sup>ème</sup> brigade de Mr. de Saint-Priest, qui lui-même attend l'arrivée du général Donnadiou et de son artillerie...

On lit encore, p.125 : “En approchant de Moya, l'avant-garde aperçut différents postes ennemis qui se replioient sur cette ville... Le capitaine Laitier, commandant l'avant-garde de la 1<sup>ère</sup> brigade, franchit ce défilé, et, suivant la route de Monistrol de Calders avec précipitation, il aperçut, sur la gauche du chemin, une troupe de 7 à 800 hommes bivouaqués sur une pelouse ombragée d'arbres.



Fig. 9 - Affaire d'avant poste entre les troupes Françaises et les constitutionnels Espagnols.

Photo J. Bontillot

*Elle était occupée à faire la soupe ; quelques coups de fusil furent échangés ; le bivouac fut levé, et l'ennemi, précédé de ses mulets chargés et mis au trot, se retira avec rapidité, et se replia sur Manresa.”*

Après différents mouvements de troupes, l'armée française... (p.126) “... débusqua l'ennemi des positions qu'il occupait avec 3,000 hommes. Cette troupe couronnoit un amphithéâtre de mamelons boisés et à pic. Ses bataillons étoient régulièrement placés en ordre de bataille... (p.127) ... Quatre heures furent employées à débusquer les constitutionnels qui se battirent de position en position. Après cet échec, ces troupes se retirèrent paisiblement sur San Féliu de... ( ? ) par des sentiers dont le soldat espagnol se tirera toujours mieux et plus lestement que le meilleur marcheur parmi les soldats français.”

L'assiette intitulée "**Attaque et prise des hauteurs de Moya.**" est la numéro DIX.

Presque au même moment, mais sur la route qui longe la Méditerranée (Marcillac, p. 168) : “...Le général Curial, ayant donné des instructions en conséquences de ses dispositions, se mit en marche le 19 mai, à la pointe du jour, avec six bataillons et 300 chevaux. Son avant-garde arriva à San Celoni, à 10 heures du matin. On y apprit que Milans avoit quitté cette ville la veille, et s'étoit retiré à Mataro, par une route carrossable... le 20 à midi, il se mit en marche sur Mataro... A cinq heures du soir, l'avant-garde entra dans Mataro, que Milans avait évacué quelques heures auparavant, se retirant en direction de

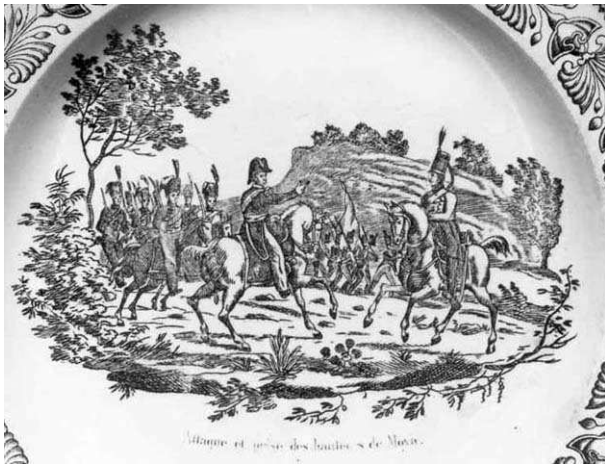


Fig. 10 - Attaque et prise des hauteurs de Moya. Photo J. Bontillot

Barcelone.”

Le général fait occuper la ville par d'importantes troupes, 5 bataillons et 4 escadrons appelés en urgence.

*“Le 24 à deux heures du matin, Milans et Llobera, à la tête de leurs divisions fortes ensemble de 4 à 5,000 hommes, dont 200 de cavalerie, se présentèrent devant Mataro, favorisés par un beau clair de lune... Tout se passa avec sang-froid, ordre et promptitude. En moins de dix minutes, tout le monde fut prêt, et le général Vence... reprit l'offensive... Il déboucha au pas de charge par la route de Barcelone. Les troupes abordèrent franchement l'ennemi aux cris de "Vive le Roi"! Les voltigeurs du 6e léger, qui faisoient tête de colonne, par un feu nourri, culbutèrent et mirent en pleine déroute tout ce qui étoit devant eux. La terreur fit si grande parmi les Espagnols, qu'ils jetèrent en grande partie leurs armes et leurs équipements ; la nuit seule les sauva des charges de la cavalerie.”*

La vignette intitulée **"La Division du Général Curial repousse l'attaque tentée par les constitutionnels sur la ville de Mataro."** est donc la numéro ONZE.

Le 24 mai également, S.A.R. rentra à Madrid, et le 30 mai, jour de la Saint Ferdinand, le Généralissime passait la revue des troupes françaises réunies dans la capitale espagnole (9) (p. 906). L'assiette intitulée **"ENTRÉE DU DUC D'ANGOULÊME À MADRID."** est donc la dernière de la série et porte le numéro DOUZE.

On remarquera que S.A.R. est porté dans un char antique, et qu'un personnage, placé en arrière, présente une couronne de lauriers au dessus de la tête du duc... "Ave Caesar !" ...!!!



Fig. 11 - La Division du Général Curial repousse l'attaque tentée par les constitutionnels sur la ville de Mataro. Photo J. Bontillot

Il faudrait cependant encore signaler que :

- le 10 août, Barcelone envoyait par barques 2 à 2.500 hommes sous les ordres du constitutionnel Fernandez, qui débarquèrent à Montgat (Marcillac, p.342). La Marine française, présente, ne put intervenir, faute de bateaux assez petits pour pouvoir approcher des côtes. Elle interviendra pour faire céder Barcelone, qui, mise en état de siège, signera la capitulation le 2 novembre 1823.

- Le livre du Marquis de Marcillac se termine, p. 459, par *"Gloire aux Lis ! Gloire immortelle aux soldats français !"*

- Retrait des Constitutionnels en Andalousie, dans le fort de l'Île Verte. *"Mais le feu des deux frégates françaises, la Guerrière et la Galathée commandée par le capitaine de vaisseau Lemarant, force les espagnols à capituler le 15 août."* (9) p.908.

- Le 31 août, la presqu'île du Trocadéro est attaquée, et le Fort Saint Louis doit se rendre. Les Cortès emmènent la famille royale espagnole à Cadix.

- Le 16 septembre, le général baron de Damas, 4<sup>ème</sup> corps, apprit la sortie de 2.000 hommes de Barcelone pour débloquer Figuières. Il fit marcher sur Llers, et le fit occuper. L'ennemi déboucha par des défilés, et se jeta sur les hauteurs de Figuières. Pris entre plusieurs feux, il capitula, et le même jour, le Fort de Saint Fernando se rendit.

- Le 23 septembre, Cadix est bombardée par l'escadre française (9) p.912.

- Le 1er octobre, la famille royale espagnole embarque à Cadix, et arrive au Port Sainte Marie, où elle est reçue par le duc d'Angoulême. Cadix se rend le 3 octobre.

- Le 2 novembre, Barcelone capitule, et le 4 novembre, 8.000 hommes français et espagnols



Fig. 12 - ENTRÉE DU DUC D'ANGOULÊME À MADRID.

Photo J. Bontillot

entraient dans la ville dans une atmosphère glaciale. (Marcillac, p.387)

Ces dates prouvent qu'après la prise de Madrid, la guerre était loin d'être finie.

Si la série des 12 assiettes dite "Guerre d'Espagne" s'y arrête, c'est que la fabrication a été commencée avant la fin des hostilités.

Une suite avait peut-être été prévue, mais elle n'a jamais vu le jour.

Notons, enfin, que nous avons reproduit ici les légendes telles qu'elles figurent sur les assiettes, c'est-à-dire en lettres majuscules ou minuscules.

#### Bibliographie :

-(1) : répertoire établi par Mr. Bontillot entre 1980 et 2007.

-(2) : Bontillot (Jacques), *Les marques de la faïence de Creil & Montereau*. Chéroy, édit. des Amis de la faïence fine, 2006.

-(3) : <http://books.google.com> où l'on tape le critère de recherche.

-(4) : Monsieur le marquis de Marcillac, *Histoire de la guerre d'Espagne en 1823. Campagne de Catalogne*. A Paris, chez Adrien Le Clère et Cie imprimeurs, libraires, quai des Augustins n° 35.

L'auteur est "Commissaire du Roi dans le département de l'Aveyron en 1815, nommé Préfet de ce département le 15 juin de la même année, par S.A.R. Mgr. Duc d'Angoulême, colonel à l'État-major du 4e corps ; armée d'Espagne en 1823".

Monsieur le Marquis est un homme de guerre, mais aussi un écrivain qui se lit aisément quand le support le permet. On remarquera sa façon de s'exprimer, différente de celle du chevalier Barny-Romanet, pourtant son contemporain. Le marquis montre un grand respect de l'ennemi, même s'il n'hésite pas à démontrer les erreurs tactiques. Les reproches qu'il adresse à son supérieur, le maréchal Moncey, sont enveloppés dans du papier de soie et couverts de roses, mais ils sont bien là.

Adresse Internet : <http://books.google.com> ; critère de recherche : "histoire de la guerre d'Espagne en 1823 marcillac".

-(5) : Chevalier Barny-Romanet, *Précis des opérations de l'Armée des Pyrénées sous les ordres de S.A.R. Mgr. le duc d'Angoulême*. Paris, 1823, Clérisse, éditeur, rue St Jacques n° 134, Sanson, librairie, boulevard Bonne-Nouvelle.

Adresse Internet : <http://books.google.com> ; critère de recherche: "logrono matreau romanet".

-(6) : *Notice historique sur les ponts militaires*. Journal des sciences militaires des armées de terre et de mer, publié par J. Corréard-Jeune. Tome XXI, 2ème série, 21 janvier 1838.

Adresse Internet : <http://books.google.com> ; critère de recherche: "journal des sciences militaires bidassoa 1823".

-(7) : Logrono : [fr.wikipedia.org/wiki/Logrono](http://fr.wikipedia.org/wiki/Logrono)

-(8) : *Examen critique des révolutions d'Espagne de 1820 à 1823 et de 1826*. Paris, 1837, Delaunay, libraire, tome second.

Adresse Internet : <http://books.google.com> ; critère de recherche: "critique revolutions Espagne 1823".

-(9) : *Notice historique des peintures et des sculptures du Palais de Versailles*. Peinture, 1ère partie, 1837.

Adresse Internet : <http://books.google.com> ; critère de recherche: "ile verte cadix".

## A propos d'une série d'assiettes de Montereau dite actuellement "Opérettes-1"

par Marcel PICARD, Patrice RENARD, Jacques BONTILLOT et Jacques DEROUET

Rappelons que deux séries d'assiettes aux sujets similaires (Opéra Bouffe 1 et 2) ont déjà été publiées en avril 2000 et notons que l'une d'elle était titrée tandis que l'autre ne l'était pas <sup>(1)</sup>.

Les assiettes que nous vous présentons aujourd'hui sont *de la même veine* : elles sont numérotées mais non titrées. Après avoir identifié chacune d'entre elles, il nous est apparu qu'il était bien difficile de donner un titre fiable et définitif à cette série car les œuvres figurées ont été cataloguées différemment au fil du temps. Certains "opéra-comiques" sont parfois baptisés "opérette" (n° 1, 3 et 8), on trouve "vaudeville-opérette" ou "comédie-vaudeville" pour l'assiette n° 6, ou encore "comédie-vaudeville" ou "comédie-opérette" pour la n° 12.

Etant donné que l'assiette n° 7, dédiée à Michel Strogoff, représente une pièce à grand spectacle en 5 actes, ce qui est bien loin d'une opérette <sup>(2)</sup>, il faudrait titrer cette série autrement ou alors penser que la manufacture éditrice <sup>(3)</sup> glissait volontairement une "erreur" dans la série. C'est le problème de toutes les séries non titrées... Ces fabrications ont très probablement été motivées par le succès rencontré par ces diverses *musiques de théâtre*.

Nous nous bornerons donc à présenter ici, pour l'instant, la totalité des illustrations et, puisque la pièce la plus récente "La Roussotte" a été créée le 25 janvier 1881, nous proposerons comme date de première édition le courant de cette même année.

On notera, cependant, que cette série, d'abord réalisée sur des assiettes de forme "galette", rencontra le succès puisqu'elle fut encore éditée, sur cette forme classique et sur la nouvelle forme "coupe", après 1888 <sup>(4)</sup>.

### 1 - La Mascotte.

Opéra-comique en 3 actes  
Musique de Edmond Audran  
Livret de Henri Chivot et Alfred Duru  
Créé au théâtre des Bouffes-Parisiens le 29/12/1880.

### 2 - Le Petit Duc.

Opéra-comique en 3 actes  
Musique de Charles Lecocq  
Livret de Henri Meilhac et Ludovic Halévy  
Créé au théâtre de la Renaissance le 25/01/1878.

### 3 - La Petite Mariée.

Opéra-bouffe en 3 actes  
Musique de Charles Lecocq  
Livret de Eugène Leterrier et Albert Vanloo  
Créé au théâtre de la Renaissance le 21/12/1875.

### 4 - Le beau Nicolas.

Opéra-comique en 3 actes  
Musique de Paul Lacôme d'Estalens  
Livret de Eugène Leterrier et Albert Vanloo  
Créé au théâtre des Folies-Dramatiques le 08/10/1880. <sup>(5)</sup>

### 5 - Madame Favart.

Opéra-comique en 3 actes  
Musique de Jacques Offenbach  
Livret de Henri Chivot et Alfred Duru  
Créé au théâtre des Folies-Dramatiques le 28/12/1878.

### 6 - La Roussotte.

Vaudeville-opérette en 3 actes  
Musique de Hervé et Charles Lecocq  
Livret de Henri Meilhac, Ludovic Halévy et Albert Millaud  
Créé au théâtre des Variétés le 28/01/1881.



Fig. 1 - La Mascotte.

Photo J. Bontillot



Fig. 2 - Le Petit Duc.

Photo J. Bontillot



Fig. 3 - La Petite Mariée.

Photo J. Bontillot



Fig. 4 - Le beau Nicolas.

Photo J. Bontillot

### 7 - Michel Strogoff.

Pièce à grand spectacle en 5 actes et 16 tableaux  
par Jules Verne et Adolphe d'Ennery  
Musique d'Alexandre Artus et Georges Guilhaud.  
Représentée pour la 1ère fois à Paris, au théâtre du  
Châtelet, le 17/11/1880. <sup>(6)</sup>

### 8 - Les cloches de Corneville.

Opéra-comique en 3 actes et 4 tableaux  
Musique de Robert Planquette  
Livret de Louis Clairville et Charles Gabet  
Créé au théâtre des Folies-Dramatiques le  
19/04/1877.



Fig. 5 - Madame Favart.

Photo Ch. Rousselle



Fig. 6 - La Roussotte.

Photo J. Bontillot



Fig. 7 - Michel Strogoff.

Photo J. Bontillot



Fig. 8 - Les cloches de Corneville.

Photo Ch. Rousselle

**9 - Les Voltigeurs de la 32e.**

Opéra-comique en 3 actes  
Musique de Robert Planquette  
Livret de Edmond Gondinet et Georges Duval  
Créé au théâtre de la Renaissance le 07/01/1880.

**10 - Le grand Casimir.**

Opérette en 3 actes  
Musique de Charles Lecocq  
Livret de Jules Prével et Albert de Saint-Albin  
Créé au théâtre de la Renaissance le 07/01/1880.

**11 - Les Mousquetaires au couvent.**

Opéra-comique en 3 actes  
Musique de Louis Varney  
Livret de Jules Prével et Paul Ferrier  
Créé au théâtre des Bouffes-Parisiens le 16/03/1880.

**12 - La femme à papa.**

Comédie-opérette en 3 actes  
Musique de Hervé  
Livret de Albert Millaud et Alfred Hennequin  
Créé au théâtre des Variétés le 03/12/1879.



Fig. 9 - Les Voltigeurs de la 32e.

Photo J. Bontillot



Fig. 10 - Le grand Casimir.

Photo J. Bontillot



Fig. 11 - Les Mousquetaires au couvent.

Photo J. Bontillot



Fig. 12 - La femme à papa.

Photo J. Bontillot

Notes :

1) - Marcel Picard et Jacques Bontillot, *Les faïences de Creil & Montereau*, FD n° 93 et 94.

2) - Opérette : Initialement, œuvre musicale de théâtre, courte (souvent un seul acte) et de peu de personnages (souvent 3 ou 4), composée sur un sujet gai, d'une écriture mélodique et populaire sans être vulgaire. Aujourd'hui, les opérettes sont longues, ont de nombreux personnages et on parle souvent d'opérettes "à grand spectacle". L'opérette est

née au milieu du XIXe siècle. C'est un genre issu de l'opera buffa italien et du vaudeville à couplets, dans lequel une musique légère accompagne les parties chantées.

3) - Sur 54 assiettes rencontrées, 8 possèdent une marque à la coupe B&Cie, et sont donc antérieures à 1884, mais la plupart des assiettes possèdent la marque aux blasons couronnés de type H 20 du répertoire de J. Bontillot, lequel indique (à la suite de Maddy Ariès) qu'elle a été utilisée du 20 février

au 8 septembre 1888. Notons encore, en passant, que la marque de type E 7 rencontrée sur 2 assiettes seulement indique qu'on a certainement réutilisé des biscuits déjà marqués comme cela avait déjà été observé par l'un d'entre nous (JB, à Gien, en 1985 : effacement de marques déjà imprimées sur un stock de biscuits non décorés, vieux de plus de 20 ans, pour la réutilisation des pièces).

4) - Etant donné que certaines assiettes portent la signature de LANTZ fils, on peut dire, avec certitude, qu'il s'agit d'une création de la faïencerie de Montereau. Nicolas LANTZ a en effet été graveur à Montereau de 1860 à au moins 1901. Né à Vaudrevange en 1845, il a appris le métier aux côtés de Pierre LANTZ, son père graveur à Montereau depuis 1846-47.

5) - confirmation :

- Dictionnaire des opéras - Clément et Larousse, 1905.
- The Parisian Stage - part V - (1876-1900) - Charles Beaumont-Wicks
- Crétel Bernard, "Paul Lacôme", dans *Opérette*, n° 116, p.41-44 - revue de l'ANAO du 15/07/2000 (Académie Nationale de l'Opérette).

6) - Cette pièce (créée entre 1876 et 1880) a été représentée plus de 2.500 fois à Paris entre 1880 et 1939 et 53 fois à Amiens entre 1882 et 1900.

Publiée :

- dans Le Figaro, supplément littéraire, 20/11/1880, p. 1-2 (partie du 3ème acte).
  - dans Revue théâtrale illustrée, Paris, 1880, 30 p.
  - J. Hetzel, 1881, 28 p.
  - dans Les Voyages au théâtre, Paris, Hetzel, 1881, p. 265-375. Illustrations par Léon Benett, Jean Férat et Henry Meyer.
  - Edition critique par Louis Bilodeau. Université de Laval, Québec, avril 1993, 316 p.
- Source : Michel Strogoff.

Voir <http://jv.gilead.org.il/biblio/plays.html>

La scène figurant sur l'assiette est à l'acte 2, deuxième tableau, scène V (Blount, le maître de poste) "*Le relais de poste... Blount, couvert de poussière, la tête enveloppée d'un voile à la mode anglaise, et monté sur un âne, arrive au fond par la grande route. Il entre dans la cour...*".



Fig. 13 - La Roussotte.  
Cette comédie-vaudeville créée au théâtre des Variétés le 25 janvier 1881 permet de dater la première édition des assiettes. Photo J. Bontillot

## Petite histoire d'un "F" sur un service de table "Amiral"

par Jacques BONTILLOT

Objets inanimés, avez-vous donc une âme, qui s'attache à notre âme.... disait Lamartine.

Le temps passe et l'histoire intime (la véritable identité) de la plupart des objets disparaît au fur et à mesure que l'on s'éloigne de leur date de création ou d'acquisition. C'est le cas de quatre modestes fragments d'un service de table donnés au musée de Montereau.

Le 5 avril 1995, Mr Bernard DIMBERT offrait à sa ville natale deux assiettes, une jatte et une soi-disant saucière couverte, au décor "Amiral" imprimé en vert, en faïence locale. Il précisait alors que l'initiale "F" qui figurait sur ces pièces était à mettre en rapport avec la famille DIMBERT-FRANÇOIS. Ces objets ont été enregistrés le 10/04 sous les nos MRO.95.06.01 à 04.

Ayant voulu récemment en savoir plus sur la signification et la datation de ce service, nous vous livrons le résultat de cette enquête.

Le service "Amiral" figure sur un tarif de janvier 1902 (p.73). On apprend qu'il est réalisé, en terre ivoire, sur forme "Moustiers". Le décor est imprimé en vert ou en rose. Il est classé parmi les services de la 1ère catégorie, c'est-à-dire *bon marché* : les 74 pièces du service de table coûtent alors 23 F tandis que le service à dessert de 42 pièces coûte 12 F. Ce service figure encore sur le tarif *Labrador* datable de 1904-1906 <sup>(1)</sup> et sur ceux de 1908 et de 1929.

Très courant, ce décor est connu avec les marques que j'ai codifiées H 3 (coupe C&M / terre de fer) ou H 11 (Déposé / C&M / terre de fer), donc datables théoriquement d'entre 1884 et 1920 <sup>(1)</sup>.

Nos observations :

Premièrement, pendant cette période de la S.A. C&M, où l'usine de Creil était encore en activité, il était intéressant de chercher où le service avait été produit. Quelques tessons trouvés dans le remblai de rues de Montereau en 1981 et 1989, nous donnent la réponse <sup>(2)</sup>.

Deuxièmement, que signifie DIMBERT-FRANÇOIS ? Nous avons découvert que le donateur était fils de Pierre Emile DIMBERT (lui-même fils de Henri Eugène et de Aline TONNELIER), né à Montereau en 1904, qui avait été (tout comme



Fig. 1 - assiette du service de table "Amiral", avec le "F".

Photo J. Bontillot

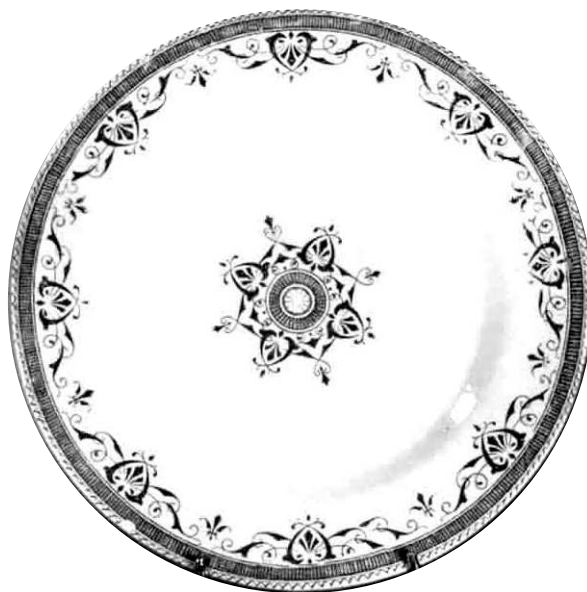


Fig. 2 - assiette du service de table "Amiral", décor normal.

Photo J. Bontillot

son père) entrepreneur de menuiserie en cette ville, au 18 rue du Petit Vaugirard. Il s'y est marié en octobre 1928, avec Yvonne Marie FRANÇOIS, née à Versailles en 1904 (fille de Jules Adolphe et de Marie Louise VANNEMBERG).

Troisièmement, étant donné que ce service figure encore sur le tarif de 1929, on observe que



Fig. 3 - saladier du service de table "Amiral". Photo J. Bontillot



Fig. 4 - sucrier ovale du service à dessert "Amiral". Photo J. Bontillot

l'impression de marques C&M associée à tel ou tel décor a dû se prolonger bien au-delà de leur date de création. Les marques HBCM ne correspondraient donc alors qu'aux créations de la dernière époque.

Quatrièmement, à quel événement peut-on associer les pièces dont il est question ? Il est évident qu'il s'agit d'une fabrication spéciale. Bien que le service ne présente qu'une initiale "F", on pense d'emblée à une commande pour faire un cadeau de noces. Il semble bien qu'il a été réalisé pour être offert à l'occasion du mariage FRANÇOIS-VANNEMBERG qui a donc eu lieu avant 1904 <sup>(3)</sup>.

Cinquièmement, la soi-disant saucière couverte étant, en fait, un sucrier ovale, il est évident qu'il avait été commandé un service de table et un service à dessert <sup>(4)</sup>.

Comme quoi, de modestes éléments peuvent nous apprendre... bien des détails utiles.

notes :

(1) - Bontillot Jacques, *Les marques de la faïence de Creil & Montereau*, édit. des Amis de la faïence fine, Chéroy, 2006, p.54 et p.27.

(2) - Bontillot Jacques, *A propos des tessons de faïence découverts à Montereau, de 1974 à 1994*, DFF n° 8, mai 1999.

(3) - Cette hypothèse est étayée par le fait qu'il ne restait que très peu de pièces en 1995, et qu'il est évident qu'on ne commandait pas ce genre de service (qui demandait une décoration spéciale) quand il était passé de mode. Rappelons encore que la marque des pièces restantes est C&M, très courante entre 1884 et 1900. Notons enfin que le décor du service "Amiral" est encore présent sur le tarif "Labrador" (1904-1906) et que s'il figure sur le tarif de 1929, c'est probablement parce qu'on pouvait encore fabriquer des pièces "en réassortiment".

(4) - La composition des services a été publiée, en février 1995, dans la FD n° 37.

#### **Droit d'auteur et droit de reproduction réservés.**

En vertu de la loi n° 2006-961 du 1er août 2006, relative au code de la propriété intellectuelle (partie législative, 1ère partie, art. L.111-1), l'auteur d'une oeuvre de l'esprit jouit sur cette oeuvre, du seul fait de sa création, d'un droit de propriété incorporelle exclusif et opposable à tous. Ce droit comporte des attributs d'ordre intellectuel et moral ainsi que des attributs d'ordre patrimonial.

Toute reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque (art. L.122-4).

Toute édition d'écrits, de dessin ou de toute autre production, imprimée ou gravée en entier ou en partie, au mépris des lois et règlements relatifs à la propriété des auteurs, est une contrefaçon et toute contrefaçon est un délit. La contrefaçon d'ouvrages publiés en France est punie d'un emprisonnement de 3 ans et de 300.000 euros d'amende (art. L.335-2). Est également un délit de contrefaçon toute reproduction, par quelque moyen que ce soit, d'une oeuvre de l'esprit faite en violation des droits de l'auteur, tels qu'ils sont définis par la loi (art. L.335-3).

La copie strictement réservée à l'usage privé de la personne qui la réalise, et non destinée à une utilisation collective, est autorisée, ainsi que les analyses et les courtes citations, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source (art L.122-5).



Ce numéro de "Passion Faïence" a été édité par l'association de recherche et d'édition bénévole

*Les Amis de la faïence fine*

14 rue Emile Guillaume - 89690 - Chéroy (France)

----- <http://www.amisfaiencefine.tk> ----- [amisfaiencefine@wanadoo.fr](mailto:amisfaiencefine@wanadoo.fr) -----

Directeur de la publication : Jacques Bontillot.

Imprimé par S.I.G.G., Les Grands Thénards - 89150 Domats

ISSN 1274-0438.

Dépôt légal à parution.